

sortant du *club*, au lieu de crier à son cocher : « à l'Opéra », il lui donna son adresse de Neuilly. A dix heures, il était dans son atelier, en tête-à-tête avec les images de celle dont il savait — quoiqu'il refusât de se l'avouer — qu'elle avait fini sa vie par un suicide, — et pourquoi. Il l'avait quittée et elle n'avait pas pu supporter cet abandon!

### III

Par un instinct qui prouvait qu'il avait deviné lui-même l'extrême difficulté du travail désiré par lui, le mari avait réuni, pour les remettre à l'artiste, des photographies de sa femme à tous les âges de sa trop courte vie. L'amant pouvait comprendre à ce détail quelle tendresse passionnée le veuf gardait à cette morte qui l'avait trahi. Ce que cet homme souhaitait d'obtenir du peintre, c'était un portrait où fût fixée surtout la personne qu'elle avait été. Il voulait avoir une image de sa physionomie plus encore que de ses traits, de son âme que de sa beauté. Parmi ces effigies à la ressemblance de cet être à jamais disparu, il y avait d'abord une photographie d'enfant. Marguerite y était représentée à douze

ans, avec ses cheveux répandus sur ses épaules et noués d'un simple ruban. Et déjà elle avait, dans son regard d'avant la vie, l'expression qui avait si profondément intéressé Georges Émery, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés. C'étaient des yeux ardents et réfléchis, où se devinait de la passion et de la réserve, de la violence instinctive et du calme voulu. L'âme qui avait habité, sommeillante encore, ces prunelles de petite fille, était marquée d'avance ou pour l'extrême malheur, ou pour l'extrême bonheur, selon qu'elle rencontrerait ou non l'accord entre sa destinée et son rêve. Ces mêmes yeux éclairaient d'un même regard le visage des autres photographies, à quinze ans, à dix-sept, à vingt. Chaque épreuve avait été datée par le mari, qui ne s'était pas douté combien certains chiffres, inscrits au bas de certains portraits, condamnaient son propre ménage. Qu'ils étaient gais encore, ces yeux de la jeune fille, à vingt ans, à la veille de devenir une femme! Qu'ils étaient songeurs dans les années suivantes, et noyés d'une mélancolie dont Georges Émery se rappelait avoir reçu la lamentable confidence! Mariés, comme il arrive à Paris, dans leur monde, d'après des convenances extérieures et sur une connaissance très superficielle de leurs caractères, M. et Mme de Villedouay différaient trop de nature pour que leur union pût être heureuse. Elle ne l'avait pas été, du moins pour elle, qui

n'avait pas aimé son mari. Très honnête homme, mais tatillon, mais méticuleux, très délicat de cœur avec des étroitesse d'intelligence, très bon et très juste, mais très conventionnel, Villedouay avait commis la pire des fautes, il avait ennuyé sa femme. La suite des photographies le montrait, cet ennui, dans toutes ses phases : ici résigné et languissant, ailleurs accablé et sombre, là révolté, — jusqu'à un portrait dont la date fit tressaillir Georges Émery. C'était l'époque où, tout jeune encore, revenu de Rome depuis quelques années, il avait été présenté chez les Villedouay, et où la jeune femme avait commencé de s'intéresser à son talent et à son succès naissant. Les yeux, dans ce portrait, n'étaient plus les mêmes, ni le front, ni la bouche. Une autre femme y apparaissait, éveillée à l'espérance, parce qu'elle allait aimer, parce qu'elle aimait...

Le peintre s'était interrompu de regarder les photographies. Un par un, voici que se levaient dans sa mémoire les souvenirs de cette liaison auxquels il avait cessé de penser quand il avait voulu se marier, par lassitude, — qu'il avait systématiquement chassés, depuis la catastrophe où avait disparu sa maîtresse, par effroi du remords possible... Il se revoyait dans un modeste atelier de la place Pigalle, en ces temps-là, se mettant au travail de très bonne heure, réconforté, tous les jours que Dieu faisait, dans sa besogne, par un

billet que son amie trouvait le moyen de lui faire parvenir, afin que son influence le suivit, à travers les tentations de la paresse et les autres. Il se revoyait, les soirs, son labeur de la journée fini, se rendant à un dîner, à une soirée, à un théâtre, où il avait une chance de la voir, et, quand elle avait la liberté d'être à lui tout entière, leurs rendez-vous dans l'asile caché qu'ils avaient choisi. Il la revoyait, elle, dans ces moments de bonheur, et ce qu'il lisait alors dans ses yeux, maintenant clos pour toujours, de folie, d'amour et de crainte. — Quelle crainte? — Celle de l'avenir!... Elle lui disait : « Je n'exige de toi qu'une chose : le jour où tu auras cessé de m'aimer, je veux le savoir. Te perdre me sera bien dur. Il me serait plus dur que tu me gardes par pitié... » Il se la rappelait, parlant ainsi et le justifiant par avance d'une franchise que la progressive froideur des deux dernières années de leur liaison avait d'ailleurs préparée... D'autres souvenirs se représentaient... Émery se voyait au lendemain de ses grands triomphes, notamment après ce salon de 1899 où il avait exposé le portrait de la jolie marquise Alyette de Lautrec. Emporté dans le tourbillon de la vogue parisienne, entre les commandes de plus en plus nombreuses et les invitations multipliées, peu à peu ses relations avec Mme de Villedouay avaient tout naturellement passé au second plan de sa vie. Leurs rendez-vous

s'étaient espacés, non moins naturellement. Il était allé moins souvent chez elle, sans qu'elle lui en fit jamais un reproche, naturellement encore... Arrivé à ce point de ses évocations rétrospectives, il recommença d'examiner les photographies. Il avait le besoin de se convaincre qu'il ne s'était pas trompé et que cette liaison s'était dénouée presque d'elle-même, par cette inexplicable et inévitable loi qui veut que tout finisse ici-bas... Il lui sembla, n'était-ce pas une illusion? que les portraits exécutés pendant ces deux dernières années avaient de nouveau l'expression de ceux d'autrefois, mais plus découragée, plus lassée, plus amère. Les traits aussi commençaient à s'altérer. Était-ce uniquement la marque de l'âge? Émery s'en étonna, comme s'il remarquait ce travail du temps pour la première fois. Qu'étaient pourtant ces images, sinon la reproduction d'un masque de femme sur lequel il avait pu suivre, quand cette femme vivait, les progrès de cette fatigue et de ces amertumes? Comment expliquer qu'il ne les y eût pas discernées alors qu'elle était encore sa maîtresse et qu'il les aperçût à cette heure, si distinctement?... Il continuait à étudier ces photographies en se reportant aux noms des mois et au chiffre des années écrits au bas. Tout d'un coup son cœur se serra davantage, un frisson courut en lui. Il venait de voir au bas de la dernière, — une instantanée faite par un amateur, —

uné date qui le bouleversait. C'était exactement quatre jours après celui où il avait annoncé à Mme de Villedouay son projet de mariage, accepté par elle avec tant de calme... Il lui avait vu alors un front impénétrable, des yeux calmes, une bouche où il avait lu l'indifférence, — et l'image surprise par cet appareil de hasard, dans quelque promenade à la campagne, était celle du désespoir!...

## IV

Ainsi le propos rapporté par Mrs Gray pouvait être exact? Il était exact... Cette évidence s'était soudain imposée à l'ancien amant avec une force telle qu'il lui fut impossible de réagir. Le remords latent, qui sommeillait en lui depuis qu'il avait appris cette mort, aussi subite que mystérieuse, venait d'éclater et de lui empoisonner du coup toute l'âme, par un travail identique à celui d'un germe funeste, qui a dormi dans un organisme avant de l'intoxiquer tout entier. Était-il possible qu'il se fût trompé à ce degré sur les sentiments que gardait pour lui sa maîtresse?... Il voulut encore se répondre que non et qu'il était la dupe d'un mirage morbide. C'était là une mauvaise impression nerveuse, dont il se réveillerait le len-

main, délivré. Il alla se coucher et dormit à peine. Quand il se réveilla, sa sensation de la veille était plus nette, plus impérieuse aussi. Mille circonstances lui étaient revenues à l'esprit durant cette insomnie, pour lui prouver que ce cœur de femme ne lui avait jamais été entièrement connu et que les silences si particuliers à sa maîtresse avaient caché une passion sur la force de laquelle il s'était mépris. « Pourquoi et comment ? » En descendant au fond de sa conscience, il aurait trouvé la réponse à cette question. Émery était un de ces artistes à qui le succès n'est pas bon, parce qu'il développe en eux les défauts de vanité et de sensualité souvent associés dans les hommes d'imagination aux plus rares puissances du talent. L'histoire de ses rapports avec Mme de Villedouay tenait dans la métamorphose qu'avait subie son caractère, avec le grandissement de sa réputation. Sa maîtresse l'avait vu changer, sans jamais ni se plaindre ni cesser de l'aimer. Cette taciturne au cœur passionné avait constaté, jour par jour, pendant des années, les signes toujours plus marqués d'un implacable égotisme que la grâce de la jeunesse avait dissimulé. Elle en avait souffert, beaucoup souffert. Le dernier coup lui avait été porté quand Émery était venu lui parler de ce mariage avec la riche et jolie veuve, ce chef-d'œuvre d'un arrivisme si avisé sous ses apparences romanesques. Et quelle dé-

marche, si perfide dans son apparente loyauté ! Marguerite n'y avait pas survécu.

Toutes ces vérités, le peintre les avait senties durant sa veille de cette nuit, avec cette douloureuse lucidité qui s'impose à nous devant les portions peu flatteuses de notre caractère, lorsque nous nous trouvons avoir commis presque instinctivement des actes mesquins et dont nous ne nous estimons pas. Il pouvait cependant se rendre cette justice qu'il n'était pas entièrement responsable de ses torts envers sa maîtresse. Les entraînements des circonstances y étaient pour beaucoup, aidés encore par les silences de cette femme, par son âge, — elle avait vieilli si précocement, — par la dissociation forcée de leurs vies. Du dernier de ces torts, de ce mariage avec Mrs Gray, Émery n'était pas responsable du tout. Il avait été très sincère en parlant de son projet à Marguerite. Si elle s'y était opposée, quel que fût son intérêt à installer pour toujours sa vie de travail dans une opulence qui l'affranchissait du métier, il aurait renoncé à cette idée. Il avait, en outre, le droit de se dire qu'il s'était conduit vis-à-vis de Mme de Villedouay avec toutes les délicatesses que la correction mondaine peut exiger de l'amant le plus scrupuleux. Quel soin il avait mis à ménager sa réputation de femme ! Il aurait, avant l'entretien de la veille, affirmé que jamais leurs noms n'avaient été prononcés en

même temps. Ce fut encore à ce sentiment, à son honneur d'homme qu'il fit appel quand il se retrouva dans son atelier, devant les photographies et la terrible évidence de ce qu'il avait appelé d'abord un cauchemar. C'était bien une réalité que ce suicide. Il n'en doutait plus maintenant ni de le voir. Il allait devoir porter ce poids sur son cœur dans sa nouvelle vie, et il faudrait qu'il le cachât à celle qui allait être sa femme, puisqu'elle était déjà avertie.

— « Oui, cacher cette affreuse chose à Alice », se dit-il, « voilà mon devoir, et pour elle et pour Marguerite. Je n'ai qu'un moyen. Il est sûr. Je vais commencer par faire ce portrait que m'a demandé Villedouay. Si le monde s'est mis à parler, il sera bien forcé de se taire devant cette preuve éclatante que ma conscience ne me reproche rien... Le plus tôt sera le mieux... Je me ferais trop de mal à rester longtemps dans ces idées. »

## V

Comme tous les artistes vraiment doués, Georges Émery était un homme d'une volonté très virile. L'action chez lui suivait de près la pensée.

A peine se fut-il formulé ainsi cette obligation d'honneur qu'il se mit en demeure de travailler. Il prépara sur son chevalet une toile de la proportion qu'il voulait donner au portrait. On se rappelle qu'il avait parlé à Mrs Gray d'un simple agrandissement d'une photographie. Il choisit de parti pris la plus officielle, la plus banale, et il se mit en demeure d'en tracer un crayon... Après une demi-heure d'étude, il fut si mécontent de ce début qu'il jeta dans un coin cette première toile. Il en prit une seconde. Le peintre venait de se réveiller en lui, c'est-à-dire l'homme incapable de copier ce qu'il ne voit pas et de ne pas copier ce qu'il voit. Il songeait :

— « J'avais raison quand je disais à Alice que je ne peux travailler que d'après nature. Cette photographie, ce n'est pas la nature. La nature, c'est le modèle que j'ai là, sous mon front, devant les yeux de ma pensée... La nature, c'est mon impression... »

Il avait fermé les yeux de son corps et ouvert en effet les yeux de son esprit, pour évoquer Mme de Villedouay telle qu'il en portait l'image dans la chambre noire de la vision intérieure. Les formes y ont, pour les hommes tels que lui, des reliefs et des couleurs de choses concrètes. Après quelques minutes, cette image était assez précise pour qu'ayant rouvert ses yeux de chair et repris

ses crayons, Émery eût réellement, comme il se l'était promis, un modèle à copier. Sa main allait, précisant un trait, hachant une ombre, reprenant une ligne, serrant les contours avec cette maîtrise technique qui a le caractère tout ensemble infailible et impersonnel d'un instinct. — Il n'avait voulu faire qu'une première ébauche, une préparation pour son tableau, et puis sa vision était si forte qu'il poussait son dessin maintenant. Et une tête apparaissait, chargée de pensées. Les joues un peu creusées disaient les ravages secrets de l'idée fixe. Les coins tombants de la bouche dénonçaient l'amertume d'une déception irrémédiable. Le front s'éclairait d'une résolution farouche. Il y avait, dans cette tête, toute une destinée d'amour et de mélancolie, de la grâce vaincue par le temps, du courage trahi par le sort. Les yeux surtout vivaient d'une vie extraordinaire et presque hallucinante. Ils regardaient. Ils reprochaient. Ils pardonnaient. Une infinie détresse se lisait derrière leurs prunelles, brûlées par la fièvre des nuits passées à pleurer. Et la main du peintre allait toujours, pétrissant de la chair sur cette toile, avec le noir et le blanc de ses crayons, jusqu'à un instant où il s'arrêta pour regarder la toile à la distance voulue, et il s'écria, avec l'énergique familiarité de son métier : « C'est rudement bien ce que je viens de bâtir là!... Ce sera

presque dommage de mettre de la couleur dessus... » Cet effort de travail l'avait jeté dans une espèce d'hypnotisme. Il venait de peiner sur cette toile, de huit heures et demie du matin à midi, avec une telle ardeur qu'il avait tout oublié, même que sa fiancée devait venir le prendre ce matin-là pour déjeuner ensemble et faire ensuite de nouvelles courses. Cette ivresse de l'œuvre avait produit un effet plus étrange encore. Elle avait aboli en lui la conscience du sentiment qui l'avait poussé à exécuter ce dessin avec cette fougue hâtive. Aussi fut-il comme réveillé d'un songe, quand, sur le coup de midi, Mrs Gray entra dans l'atelier, gaie et moqueuse dans sa toilette d'un « arrangement en bleu et en marron » cette fois, et, voyant Émery dans son costume du matin :

— « Ah! *dear boy* », dit-elle, « que sera-ce quand nous serons mariés, si vous êtes déjà sans gêne avec moi maintenant? Vous n'avez plus pensé que je venais vous chercher?... Mais vous êtes pardonné, si vous avez fait une belle chose... N'ayez pas de coquetterie d'artiste, et laissez-moi voir... »

Elle s'était approchée du chevalet, en disant ces mots. Elle s'arrêta, toute saisie devant cette ébauche d'une si douloureuse, d'une si criante vérité. Longtemps elle regarda ce visage d'une inconnue, d'où émanait une telle suggestion de tristesse. Son visage à elle avait changé. Ses

traits si fins avaient repris leur expression aiguë et défiante de la veille. Tout à coup, elle se tourna vers le peintre, après s'être comme hypnotisée elle-même dans cette contemplation. Dégrisé de sa fièvre, celui-ci se sentait pris de terreur à son tour devant son propre ouvrage. Cette figure révélatrice allait tout apprendre à Alice. Il n'était pas possible qu'elle ne lui apprit pas tout !...

— « C'est le portrait de Mme de Villedouay ? » demanda-t-elle ?

— « Oui », répondit Émery d'une voix dont il n'essaya pas de maîtriser l'émotion.

— « Vous n'allez pas le donner à son mari ? » dit Mrs Gray après un nouveau silence.

— « Pourquoi ? » balbutia-t-il, « puisque c'est pour lui que je le fais... »

— « Pourquoi?... Mais pour que ce portrait-là ne lui prouve pas, à lui aussi, ce qu'il vient de me prouver, à moi... Ne me mentez plus », continua-t-elle en interrompant son fiancé d'une voix révoltée. « Je ne vous croirais pas. Cette femme est morte à cause de vous. Il y a tout votre remords dans ses yeux... Ne m'approchez pas... » Elle s'écartait du peintre, qui avait esquissé le geste de lui prendre la main, et elle ajouta : « Vous me faites autant d'horreur que de pitié... »

## V

... Vous savez maintenant la raison pour laquelle les innombrables admirateurs de Georges Émery et les très nombreuses connaissances de Mrs Gray ont pu lire dans les nouvelles mondaines des journaux, le mois dernier, que le mariage du jeune et célèbre maître avec la belle veuve américaine était rompu. Aucune autre explication n'étant venue infirmer cette légende, ses amis à elle prétendent qu'elle a voulu obtenir du peintre, par jalousie, la promesse qu'il ne peindrait plus jamais de portraits de femmes, et qu'il a refusé. Ses amis, à lui, racontent volontiers, ce qui fait une calomnie à double détente, — ce sont les meilleures, — qu'il a surpris la preuve qu'elle avait agrémenté son veuvage de quelques *firts* poussés un peu loin. Ni les uns ni les autres n'ont prononcé à ce sujet le nom de Marguerite... L'ébauche, à laquelle l'artiste n'a pas ajouté un trait, orne aujourd'hui le salon de Villedouay auquel il n'a pas osé la refuser. Mais le mari n'a pas su y lire, comme Alice Gray, le remords d'un crime d'amour. Il ne goûte guère ce crayon d'ailleurs, et il dit

volontiers, à ceux qui le regardent : — « C'est de souvenir que Georges Émery a dessiné cette tête. Je la garde pour ne pas offenser un vieil ami. Mais ce n'est pas ma pauvre femme, non, ce n'est pas elle... Mais pas du tout, pas du tout... »

Octobre 1903.

## TABLE DES MATIÈRES

---

LES DEUX SOEURS.....	4
I. — Sur un quai de gare.....	3
II. — Un héros d'opérette et un héros de roman.....	19
III. — Pour le compte d'une autre.....	44
IV. — Une âme de soldat.....	69
V. — Quatre mois après.....	89
VI. — Contagions de jalousie.....	111
VII. — Deux nobles cœurs.....	143
VIII. — L'héroïque mensonge.....	170
IX. — Les mots de la fin.....	198
LE COEUR ET LE MÉTIER.....	203
I. — UN CAS DE CONSCIENCE.....	207
II. — LE NÈGRE.....	239
III. — CORDÉLIA.....	271
IV. — UNE CHARITÉ.....	293
V. — LE CANDIDAT.....	313
VI. — LE PORTRAIT.....	339